

Nadine passim

l'histoire
du fils
de
Malika

Roman

VIENS RÊVER EN MON JARDIN

Nadine Passim

**L'histoire
du fils
de Malika**

r o m a n

viens rêver en mon jardin

Titre déjà paru:

Ainsi passaient les jours.

La vie rude des paysans de l'Aveyron
d'autrefois.

Gély du Jaoul.

La révolte des croquants du Rouergue et du Ségala en
1643.

Isidore.

Notre facteur, un drôle de phénomène

L'espérance de lendemain.

Les rêves de Lucien à la recherche d'un travail.

Secouons nos souvenirs.

Les rêves d'un retraité, Louis veut refaire sa vie.

La vie un grand tourbillon.

Un bonheur n'arrive jamais seul.

Ah ! enfin, on va pouvoir travailler sérieusement.

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-227-1625-3

© Nadine Passim

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Table des matières

Dans une vieille malle	5
A Marseille en 1958...	7
Départ pour l'inconnu...	43
Un peu d'espoir...	64
Une vie nouvelle...	77
Tout va s'écrouler...	127
Qu'est-ce que vous allez faire ?	
Réparer une injustice !....	136

Rêvons ensemble
Nadine Passim
Auto édition
La Fouillade 12270
E-mail : nadine.passim@sfr.fr

Quand on était jeune
et originaire de deux pays,
surtout en 1958.
C'était toujours des problèmes...
Mais également une richesse.
Rien n'est jamais acquis,
il nous reste encore tout
à construire.

Dans une vieille malle...

Oui, dans mon grenier, mélangé à un tas vieilleries insolites, j'ai trouvé un objet bizarre... Une forme à la fois familière et étrange. Une sorte de pichet, peut-être une théière avec un couvercle. Sa partie haute fine, bien équilibrée et aussi ventrue dans sa partie basse. L'ensemble lui conférant un aspect élégant et difforme.

Légèrement cuivré, évoquant des contrées lointaines où je n'étais allé qu'en rêve. Tout en m'approchant, je découvris une anse sculptée et torsadée agrémentée d'inscriptions en berbère.

Quand je pris l'objet dans mes mains, je fus surpris par son poids. Ni trop lourd ou trop léger, il me convenait parfaitement, un peu comme s'il avait été taillé sur mesure. D'où venait-il ?

Quelles boissons parfumées, quels élixirs savants avait-il accueillis ?

Tout en méditant, je le serrais fortement... Et quelques instants après, je ressentis une douce chaleur... Je fermais les yeux... Je me voyais dans une maison de terre en Kabylie, et je contais à une assemblée très familiale ; des grands-mères avec des foulards sur la tête, des hommes des femmes et beaucoup d'enfants, plusieurs générations.

Oui, tout cela était insolite... Alors, Je commençais à raconter l'histoire du fils de Malika.

À Marseille en 1958

Une violente tempête chahutait les bateaux en Méditerranée. Deux remorqueurs venaient de prendre la mer pour rejoindre le Sidi-Brahim. Un vent violent écrasait d'énormes vagues, aux crêtes blanches d'écume, sur leurs proues robustes.

Le navire ayant dépassé le château d'If, fit hurler sa sirène qui, résonnant dans les calanques des collines blanches du Rove, jusqu'aux rochers surplombant les cabanons en bois du vallon des Auffes.

Le navire manœuvra pour permettre au pilote de monter à bord, et malgré de forts coups de mer, il guida le navire avec précision dans la passe jusqu'au quai de la Joliette.

Une fois amarré, avec de gros cordages, aux bittes en fonte du quai, les passagers durent attendre que la passerelle soit à sa place pour quitter le navire.

En ce mois de novembre mille neuf cent cinquante-huit, le mistral soufflait, froid et sec, avec force sur Marseille, faisant des tourbillons, des bourrasques soulevant l'eau des bassins. Une forte pluie s'abattait en trombe sur le quai. Une vingtaine de militaires attendait dans leurs camions. Des familles essayaient de reconnaître leurs fils, leurs frères ou leurs maris parmi des centaines de soldats se pressant au bastingage.

Pour ces appels, c'était le retour après dix-huit, vingt et même trente mois passés à faire, comme le gouvernement disait à cette époque ; de la pacification, et surtout, une guerre qu'ils n'avaient pas prévue. Avec les troubles, les attentats qui se passaient en Algérie, l'arrivée de ce bateau était un événement. Ces jeunes

souriaient, heureux de retrouver la terre de France et bientôt, la vie civile.

Des militaires contrôlaient le débarquement, dirigeaient les soldats vers leurs compagnies et de temps en temps, vérifiaient leurs papiers.

Quand tout le monde fut à terre, et le quai dégagé de toute agitation, on descendit dix cercueils recouverts de drapeaux tricolores. Puis, les marins et les dockers continuèrent le débarquement.

C'est alors, qu'on vit apparaître tout en haut de la passerelle, un jeune homme vêtu d'un burnous et d'une casquette trop grande pour lui. Il hésita, et finalement, descendit lentement les marches. Alors, constatant que personne ne s'occupait de sa présence, s'en alla vers la sortie du port.

Mais, apercevant au loin des militaires devant les grandes portes en fer forgé, il tourna les talons immédiatement et suivit le quai. Après avoir longé plusieurs cargos, il finit par suivre des marins, ce qui le conduisit vers une autre sortie qui n'était pas gardée.

Se retrouvant sur une route longée par des rails, il regarda sur un panneau, à un arrêt du tramway, les stations desservies. Et, son sac sur l'épaule, d'un pas décidé, il partit vers la grande ville.

Il n'avait pas fait mille mètres, qu'une Jeep s'arrêta à sa hauteur, un officier en descendit et lui demanda :

- Excusez-moi, jeune homme, êtes-vous militaire ?

- Non, je suis civil, *répondit-il* en s'appropriant à sortir son portefeuille.

- Pourquoi pas, montrez-moi donc vos papiers.

Le sous-officier prit la carte d'identité, l'ouvrit, la regarda longuement tout en surveillant le jeune homme, puis, il lui demanda :

- Comment vous appelez-vous ?
 - Farid... Roussouf.
 - Vous n'avez pas la tête d'un Algérien, et vous parlez trop bien le français, *fit remarquer le sous-officier.*
 - Cela n'a rien d'étonnant, ma mère a vécu des années dans le midi, je suis né en France, et j'ai passé mon enfance en Périgord, je suis français, *répondit Farid* avec assurance.
 - Ton père était algérien ?
 - Je n'en sais rien, je ne l'ai pas connu, *avoua Farid.*
 - Roussouf, c'est le nom de ta mère ?
demanda encore l'officier.
 - Oui, et le nom de mon grand-père, ils étaient de Kabylie.
 - Je peux me tromper, il faudra que tu ailles te renseigner à la préfecture, mais je ne crois pas que tu sois français ?
 - Pour les Algériens, je suis un français bâtard, et pour les Français, quand je dis mon nom, je ne suis qu'un bicot !
 - Ne généralisons pas, tout le monde n'est pas raciste, *dit l'officier.*
 - Peut-être, mais par moments, *dit Farid,* je ne sais plus ce que je suis.
- Après avoir posé plusieurs questions sur l'Algérie, l'officier lui demanda s'il connaissait quelqu'un à Marseille.
- Je vais chez un cousin, qui a en ville une boutique de produits algériens.
 - Tu as fait ton service militaire ?
demanda un autre officier, venu les rejoindre.
 - Oui, à Blida, *répondit Farid.*
 - Allez, tu peux continuer ta route, mais fais attention. Tu es jeune, et dans une grande ville comme Marseille, il n'y a pas que de bonnes choses.